

L'ENVIRONNEMENT ET L'ETHIQUE

Une interview de Paul ERBRICH s.j., professeur de philosophie des sciences naturelles, Munich

Choisir: *Père Erbrich, vous proposez de réduire la consommation d'énergies fossiles par individu et par année de 3,7 kW en 35 ans¹. L'idée est originale mais semble bien difficile à réaliser. Peut-on, personnellement, apporter une contribution qui dépasse les solutions que vous appelez périphériques?*

Paul Erbrich: Je répondrai par un exemple. Un ami m'interpella lors d'un débat public sur le sujet: «Paul, dit-il, il me semble qu'un ordinateur a servi pour préparer la conférence que tu as tenue; comment est-ce compatible avec ce que tu défends?» Il a soulevé un vrai problème qui montre qu'il est très difficile d'être parfaitement cohérent à moins quitter le système.

En fait, le problème est le suivant: Le marché me propose un grand nombre d'appareils électriques pour mon équipement personnel: radio, poste de télévision, enregistreur vidéo, PC, etc. Même si j'avais les moyens me permettant d'acquérir toute ses choses belles et pratiques, je n'ai pas le droit de le faire si ma prévision est juste. Ainsi, suis-je contraint à un choix. Par exemple un PC, éventuellement encore une radio et c'est tout; je m'arrête là. Personnellement, j'ai consciemment renoncé à toute une série d'articles de ce genre. Ma vocation religieuse l'exige d'ailleurs! Même en tant que laïc je m'efforcerais de faire un choix, ce qui me semble actuellement la seule contribution personnelle possible.

L'action politique peut favoriser cette idée à travers une modification du système fiscal. Il s'agit de passer de l'imposition du travail à l'imposition de l'énergie. Un passage que certains économistes tiennent pour réalisable alors que d'autres craignent la concurrence des pays qui maintiendront l'énergie bon marché.

Choisir: *D'autres diront que ce passage défavorisera avant tout les bas salaires, déjà condamnés à l'économie. Ils doutent que cela affecte les gens aisés et pensent que la mesure est inefficace.*

Paul Erbrich: C'est «l'argument-bateau», avec lequel on empêche tout changement. Il est inévitable que les personnes de condition modeste soient les plus touchées lors de changements fondamentaux. On peut cependant limiter l'impact des conséquences. Par des paiements directs par exemple, comme pour les paysans, en évitant toutefois que naisse, chez les gens qui en bénéficient, l'impression que ce sont des aumônes.

Une imposition progressive de l'énergie, compensée par une réduction proportionnelle de l'imposition du travail, aurait plusieurs conséquences. La constance de la politique y tient un rôle primordial. Ainsi les responsables de la planification à long terme pourront agir en conséquence.

¹ Voir Paul Erbrich, «Environnement menacé: il faut trouver de nouvelles valeurs», dans **choisir** n° 386, février 92.

La structure de l'économie serait nécessairement modifiée. L'automatisation maximale ne serait alors plus forcément rentable, éventuellement même plus réalisable. Il faudrait davantage de main-d'œuvre humaine et la productivité se stabiliserait ou diminuerait, ce qui impliquerait une diminution du pouvoir d'achat. Il est difficile de réaliser cela politiquement, à moins de pouvoir faire admettre qu'il faudra bien en arriver là.

Choisir: *Il y aurait donc, parallèlement à la pression économique, une pression éthique à exercer. Est-ce possible? C'est un thème qui dérange...*

Paul Erbrich: La conséquence est, en effet, qu'il faut renoncer à l'attente d'avoir toujours plus d'argent avec le temps qui passe. Ce qui est une attente de chacun, d'ailleurs souvent réalisée lorsque la carrière se déroule bien. Pour diminuer la consommation d'énergie en particulier et de matière en général, il faudra enrayer cette progression. Cela entraînerait des inconvénients; je ne pourrai, par exemple, plus me rendre chaque année en vacances à l'étranger. Dans ce cas l'inconvénient peut être contrebalancé par l'intensité et l'enrichissement supplémentaires qu'apporte un voyage qui n'est plus une banalité, mais qui redevient un événement.

Exprimée moralement ma proposition devient ceci: *Il faut dans un premier temps que je me limite, que je fasse des choix, ensuite, éventuellement, que je renonce partiellement à certaines choses.* Ce n'est pas un retour au temps des cavernes, comme on me le reproche.

Choisir: *Peut-on imaginer que cette exigence soit acceptée sans qu'elle devienne l'exigence personnelle de chaque individu concerné?*

Paul Erbrich: Prenons l'exemple de la question sociale au XIXe siècle en Allemagne. Le prolétariat des villes vit dans la misère. On prêche la solidarité; des organisations d'entraide, des congrégations religieuses apparaissent avec pour vocation l'entraide sociale.

Rien ne change fondamentalement jusqu'au jour où l'on introduit, en 1867, sous Bismarck, le suffrage universel. Cela permet aux couches de populations traditionnellement défavorisées d'obliger la minorité favorisée à voter en leur faveur.

En d'autres termes, on a introduit un système de redistribution des richesses qui s'est développé petit à petit jusqu'à l'état actuel dans lequel les gens ne sont souvent plus conscients qu'à travers l'AVS, et d'autres institutions du même genre, ils sont solidaires les uns avec les autres.

Lorsque j'étais en Autriche, je n'ai même pas connu mon salaire brut, car ce que je recevais était mon salaire réel. C'est donc pour créer de tels mécanismes qu'il faut une véritable vague de solidarité. D'où l'idée de recourir aux impôts pour créer des mécanismes analogues dans le domaine de l'écologie.

Choisir: *Mais l'exigence d'un meilleur salaire réel, de plus de biens, de plus de liberté, ne sera pas fondamentalement modifiée pour autant.*

Paul Erbrich: C'est juste, il n'y a là pas d'autre solution que de rappeler, à temps et contretemps, que chaque franc de plus représente plus d'énergie consommée, plus de contraintes imposées à notre environnement, plus de déchets produits, plus d'espace réquisitionné (à moins que ce franc soit totalement investi dans l'écologie et l'aide au développement); ce qui ne peut plus durer!

Tous finiront bien par l'avouer un jour, mais il n'existe aucun mécanisme qui conduirait avec certitude une majorité à cette conviction rapidement. La prise de conscience est en cours et il n'est pas impossible que quelque chose se mette en route dans le bon sens si l'un ou l'autre événement - je ne parlerais pas de catastrophes mais tout de même de sérieux avertissements capables d'attirer l'attention de l'homme de la rue - survient pour la soutenir.

Choisir: *Peut-on imaginer que le christianisme soit capable de rendre vie à des valeurs qui sont finalement anciennes et qui reposent sur un but qui n'est pas la jouissance matérielle?*

Paul Erbrich: On n'ose pas le dire trop fort. J'ai remarqué, en regardant le journal télévisé, ici en Allemagne, en fin de weekend, toujours la même image. On voit l'autoroute Munich-Salzburg avec ses trois voies. Les voitures y sont arrêtées ou se suivent pare-chocs contre pare-chocs. Ceci se répète week-end après week-end. Pourquoi les gens supportent-ils cela? Il me semble que ce que vous voyez là est l'illustration d'une fuite: dès la fin du travail il faut partir, sans délai, entreprendre quelque chose, de peur d'être confronté à des pensées dérangeantes, voire dangereuses.

Ces images de télévision sont le reflet de cette attitude. Elles seraient les mêmes si le réacteur nucléaire proche de Schweinfurt-Gravenheinfeld explosait et qu'un nuage radioactif flotte au-dessus de la Bavière. Ceci est tout à fait lié à la perte d'une expérience du sens de la vie.

Choisir: *Ne peut-on constater la même chose concernant le New-Age?*

Paul Erbrich: Bien sûr! C'est là que les gens cherchent l'expérience du sens perdu, mais au prix d'actions de supermarchés! On s'enthousiasme pour la nature, assis en position du lotus sur la plage, contemplant le soleil couchant, et on croit qu'ainsi les problèmes se résolvent. Le christianisme est plus réaliste dans ce domaine. Jésus parle de pauvreté: «*Bienheureux les pauvres!*», «*Malheur aux riches!*»

Lors d'une émission de télévision consacrée aux problèmes de l'environnement, des théologiens, dont je faisais partie, furent invités à donner leur avis. Mon collègue protestant profita de l'occasion pour reconnaître que le christianisme est, en partie, responsable des problèmes actuels, selon la vieille théorie qui prétend que l'exploitation abusive dont la terre

est victime ne fut possible que par la désacralisation de la création qu'entraîna la diffusion de la théologie judéo-chrétienne de la création.²

Je lui répondis que je tenais cette théorie pour insuffisante. Je ne dénie pas la culpabilité du christianisme ou, plutôt, je ne dénie pas la responsabilité des chrétiens (les chrétiens ne réalisent que très partiellement le christianisme que le Seigneur a révélé et qu'il est Lui-même). Le judéo-christianisme a bien entendu désacralisé la création, ce qui nous permet d'avoir un certain naturel dans notre manière d'en user. Il n'est pas vrai pour autant qu'il en légitime le pillage. Non, la véritable culpabilité des chrétiens réside dans le fait qu'ils ont oublié l'enseignement de la pauvreté par le Seigneur. Dans notre contexte, cela signifie, pour paraphraser l'Évangile: *Bienheureux ceux qui savent se contenter, capables de dire «c'est assez, je n'en veux pas plus, j'en reste là.»* Le public resta bouche-bée, comme s'il entendait cela pour la première fois!

Choisir: *Mais alors comment se contenter de cela?*

Paul Erbrich: Vous avez raison. Si la conviction s'impose que la vie doit se réaliser pleinement entre la naissance et la mort, il n'y a aucune raison pour renoncer à exiger toujours plus de biens et de liberté. Imaginons cependant que 6 ou 10 milliards d'individus agissent comme nous le faisons... Je répète que notre civilisation n'est pas copiable, alors qu'elle devrait l'être puisque le monde entier nous regarde avec envie, nous, les pays riches, que cela nous plaise ou non! Mais comment prêcher le christianisme lorsque les gens vous regardent incrédules, se demandant de quoi vous parlez? Parce qu'ils n'associent plus christianisme à la Vérité mais à un «truc» psychologique parmi d'autres pour surmonter les difficultés de la vie. Pourtant le christianisme est d'abord en rapport avec la Vérité. Ce n'est que dans la mesure où ses affirmations — *«le Seigneur est avec vous»* ou *«il existe une vie éternelle»* — sont vraies et prennent réalité en moi, qu'elles me permettront, par exemple, de me restreindre matériellement sans peine lorsque cela devient nécessaire. Dans ce contexte la meilleure prédication est l'exemple des chrétiens vivant de manière conséquente et refusant de céder à la panique devant les tableaux apocalyptiques tellement en vogue quand on parle de restriction.

Choisir: *Ainsi, la notion de «nouvelle évangélisation», chère à Jean-Paul II, aurait toute son importance dans le domaine de l'écologie?*

Paul Erbrich: Il faut, du moins, tenter de convaincre celui qui se situe à l'extérieur du christianisme qu'une majorité de personnes vivant de manière convaincante selon les affirmations du christianisme seraient capables de résoudre les problèmes. Mais ne compte que la question de savoir si ces affirmations sont vraies. L'homme est-il, oui ou non, pécheur et peut-il se sauver tout seul? Les hommes ont une vision tellement déformée et primitive du christianisme, amplifiée par les médias, qu'on a la tentation de tout laisser. On passe son temps à lutter contre les préjugés et les malentendus afin d'atteindre le cœur du message.

² On ne tient plus, dès lors, les éléments de ce monde pour saint ou divin, voire pour des divinités, mais «seulement» pour des choses, créées toutefois par un créateur qui est Dieu unique.

Choisir: *Pourtant le chrétien doit procéder à ce déblayage...*

Paul Erbrich: Encore et toujours! Le succès, lui, est entre les mains de Dieu. C'est là le sens de la vie. Dans l'Évangile on trouve, en six variantes, la phrase «*qui cherche à garder sa vie, la perdra*». C'est vrai pour la réalisation personnelle lorsqu'elle est considérée comme l'unique but de l'existence. Qui cherche directement son autoréalisation (la «vie») ne l'obtiendra pas: cela ne doit pas devenir le souci principal. (Ce qui est d'ailleurs une loi psychologique!). Mais l'Évangile dit aussi: «*Qui perd sa vie, la gardera*.» Ici, perdre sa vie signifie se placer soi-même — et ses problèmes — en retrait, tout en privilégiant les problèmes qui se présentent autour de soi et en s'engageant pour leur solution. En regardant en arrière on constate avec stupéfaction, que malgré les difficultés matérielles, on ne s'est pas appauvri mais enrichi. Ce qui compte, en s'engageant, est de ne pas penser d'abord au gain ou à la réalisation personnelle que cela peut me rapporter, mais à la solution des problèmes qui s'imposent à moi et aux autres.

Choisir: *En résumé, nous avons deux possibilités complémentaires dans la lutte contre la dégradation de l'environnement: un mécanisme social d'une part, et la recherche de valeurs pour mieux nous armer face aux situations difficiles, d'autre part...*

Paul Erbrich: Nous ne pouvons nous passer des mécanismes, car il faut compter avec les faiblesses des hommes, mais ils ne sauraient remplacer une réflexion et une conviction morale.

Choisir: *Vous utilisez une formule impressionnante: «Nous ne pouvons pas éternellement compter sur la technique et les mécanismes sociologiques pour régler seuls tous les problèmes, afin d'autoriser chacun à atteindre la béatitude à sa façon.»*

Paul Erbrich: Je prends encore un exemple. Lorsque l'Église catholique défend la propriété privée, elle soutient le mécanisme social de l'économie du marché, qui fonctionne car il se base sur la satisfaction des désirs de l'individu et conduit à une certaine responsabilisation puisque nous prenons soin de ce qui nous appartient. Mais l'enseignement social catholique met l'accent sur la responsabilité sociale liée à la possession de biens matériels.

Ainsi le mécanisme est fondé moralement pour le maintenir dans la bonne direction: se restreindre en faveur des générations futures, par exemple. Mais comment justifier un tel fondement si la vie, le sens de la vie, ne se trouve que dans la réalisation personnelle, ici et maintenant. Cela devient possible si ce but se révèle mensonger car on découvre que la vie n'est pas limitée entre la naissance et la mort et qu'elle est un «examen», un «test» en vue d'une réalité tout autre s'ouvrant au-delà de la mort. Les autres hommes disent que c'est de la folie, et nous devons alors faire attention à ne pas mélanger trop rapidement morale et religion.

Choisir: *N'est ce pas plutôt la découverte d'une relation à Dieu qui aura des conséquences, entre autres morales, dans ma vie?*

Paul Erbrich: C'est exact. Il faut y veiller, trop de gens associent immédiatement la foi à la morale. Pourtant la morale est secondaire: elle vient comme une suite naturelle, lorsque je puis croire que Dieu veut être mon père, qu'il me destine à être son enfant, que je puis lui faire confiance quelle que soit ma destinée, quels que soient les maladies et les coups du sort qu'elle me réserve. Cette révélation me libère de la peur, qui m'empêche d'agir, et je trouve là le but ultime de mon existence.

En dehors de cette approche, on tombe facilement dans le piège de la religion «opium du peuple» basé sur un hypothétique paradis à venir ou du discours moralisateur, dans son sens le plus péjoratif et culpabilisant. Ce qui n'empêche pas que la morale soit nécessaire dans n'importe quelle relation. Que seraient nos relations personnelles sans le respect d'autrui et la confiance? Il en va de même dans les domaines sociaux, politiques et écologiques...

Propos recueillis par C. von Siebenthal

A propos du sommet de Rio

Plus de dix mille participants, la quasitotalité des pays représentés à Rio de Janeiro, du 3 au 14 juin, des documents peaufinés au préalable lors d'innombrables séances de travail, un surnom symbolique — le «sommet de la planète Terre» — plus médiatique que le nom officiel — Conférence des Nations unies sur l'environnement et de développement (CNUED). Il était difficile d'imaginer réunion plus imposante à propos de sujets plus cruciaux. Mais, parce que ces sujets sont cruciaux, il était en revanche aisé de prévoir que l'apparente convergence serait d'abord un étalage de contradictions et de divergences.

Le but est noble qui désigne une urgence: prendre ensemble à bras-le-corps, pour organiser leur coexistence, ces deux idées-forces que sont l'environnement et le développement. Encore faut-il s'entendre sur leur contenu pour esquisser rationnellement, après avoir sacrifié au rituel de la rhétorique creuse, des lignes de conduite pour le vingt et unième siècle.

Le sommet de Rio reflétera, ni plus ni moins, l'état actuel des puissances et des impuissances. Parce que les notions de prévision, de partage, de développement endogène, de protection, de société non essentiellement motivée par le profit contredisent les intérêts dominants et les mythes régnants (incarnés par les Américains, mais pas par eux seuls), parce que placer ces notions au cœur d'engagements sérieux reviendrait à mettre en cause certains modes de consommation, les pouvoirs des multinationales, les grandes orientations de la recherche, l'ouverture sauvage de tous les marchés, la dictature mondiale de technocraties financières à la science infuse, et la place du secteur militaire dans les économies, le sommet de Rio, organisé dans la tourmente, sera celui de la vérité.

Celle d'un «nouvel ordre international» dicté par les pays membres du G 7 (les sept pays les plus industrialisés) qui, pour n'être pas exempts de divisions, n'en conservent pas moins leur cohésion lorsqu'il s'agit de défendre ce qu'ils considèrent comme l'essentiel: la primauté de leur vision du monde. - (*Monde diplomatique*, mai 1992)

(choisir, juin 1992, pp. 24-29)